

L'Espagne, où dès sa naissance, le catholicisme avait jeté de profonde racines, rivalisa avec l'Italie sous le rapport de l'architecture. Les fondements de la cathédrale de Séville, qu'un poète a appelée *un monde entre le ciel et la terre*, furent jetés par le chapitre de cette cité, et voici à quelle occasion.—Après avoir exercé pendant quelques mois les plus cruels ravages sur une partie de l'Espagne, la peste cessa tout-à-coup, par suite des prières du clergé de Séville. C'est en commémoration de cet événement miraculeux, que le chapitre proposa de bâtir une église qui surpassât en magnificence toutes les constructions de ce genre qui existaient dans la Péninsule. Ce projet fut accueilli avec empressement. Les populations contribuèrent à son accomplissement par des contributions volontaires, et tous les hommes éminents par leur fortune et leur position sociale, firent dans cette occasion des sacrifices considérables.

Ce n'est pas seulement en Italie et en Espagne que le clergé catholique fait subir à l'architecture une merveilleuse transformation.—En Angleterre une suite d'évêques bâtissent la magnifique église de Barton, et celle de Saint-Pierre dans le Lincolnshire.—En Allemagne, des moines répandent sur le sol ces myriades de beaux monuments, dont le seul aspect et le caractère mélancolique disposent notre âme au recueillement, à la prière, à la méditation, à la rêverie.—En Belgique, la corporation de Saint-Luc élève la cathédrale d'Anvers, une des plus vastes basiliques du monde. La corporation de Saint-Luc possédait des architectes, des peintres, des sculpteurs, des ciseleurs du premier ordre, et il ne fallait pas moins que la réunion de ces talents admirables et variés, pour mener à fin une œuvre aussi imposante dans son ensemble, et aussi achevée dans tous ses détails que la cathédrale d'Anvers.

En France, l'architecture prend aussi de beaux développements, et c'est encore le clergé qui, chez nous donne l'impulsion sous ce rapport. Les francs-maçons, édificateurs de nos superbes églises gothiques ces *forts de pierres parlantes*, les francs-maçons étaient des religieux qui parcouraient la France pour la couvrir de chefs-d'œuvre, et à qui les populations empressées apportaient non-seulement des offrandes, mais le concours de leur intelligence et de leur bras. C'est ainsi que s'éleva la cathédrale de Strasbourg, celles de Nantes, d'Amiens, de Rouen, Saint-Servin de Toulouse, Saint-Paul et Nardonne.—Notre-Dame de Paris, cette grande et merveilleuse création, est un des plus beaux titres qu'ait Maurice de Sully, évêque de Paris, à l'admiration de la postérité.

Tandis qu'en France le clergé laissait partout des témoignages éclatants de sa foi et de son génie, en Italie, les papes ouvraient à l'architecture des routes larges et fécondes. Saint-Augustin et Saint-Pierre de Rome sont dus aux inspirations et à la munificence d'une suite de pontifes illustres, aussi bien que cette foule de somptueux palais que possède la capitale du monde chrétien.

La peinture doit aussi au sacerdoce catholique quelques-uns de ses chefs-d'œuvre.

Le berceau de la peinture chrétienne se perd dans l'obscurité des catacombes. C'est là qu'au sein des inspirations les plus grandes qui furent jamais, des prêtres et de simple lévites tracèrent sur les murs de leurs chapelles souterraines, ou sur les tombeaux de leurs frères, ces esquisses grossières, dont les fins connaisseurs ne parleront jamais qu'avec dédain, mais qui seront toujours l'objet d'un culte pour quiconque est resté fidèle, d'esprit comme de cœur, à la foi antique dont ces peintures sont l'expression et le symbole. Ces monuments, en apparence si informes, sont le plus vieil héritage artistique que nous ait transmis le sacerdoce chrétien. Ce sont comme autant de formules matérielles et permanentes de leurs actes de foi, d'espérance et de charité. Là est leur pensée fondamentale mise à nu et revêtue de sa plus simple expression; pensée naïve, attendrissante ou héroïque; pensée d'amour, de sacrifice, de rédemption, d'éternité; pensée féconde pour vivifier l'art à sa naissance, et pour le régénérer quand il décline.

La position précaire des chrétiens dans l'empire, et le glaive de la persécution toujours suspendu sur leur tête, mettant des entraves de plus en plus arbitraires au libre exercice de leur culte, et à la franche exposition de leurs dogmes, le clergé imagina, pour y suppléer, un cycle de représentations allégorico-bibliques, qui se rapportaient à la chute de l'homme, à sa rédemption par le Christ, au baptême, à la pénitence et à la résurrection. Comme dénouement triomphal du drame douloureux joué par le chrétien sur la terre, la résurrection était figurée par tout ce qui pouvait y faire allusion dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament: c'étaient l'histoire de Jonas ou de Lazare, la colombe rentrant avec le rameau d'olivier dans l'arche, l'eau changée en vin, le jugement dernier, le prophète Elie dans son char de feu. Le bon pasteur allant à la recherche de sa brebis égarée, ou la rapportant au berceau, semble avoir été un sujet tracé avec une prédilection toute spéciale, par les peintres et les sculpteurs appartenant au sacerdoce catholique. C'était la parabole de l'évangile la plus en vogue, par cela qu'elle était la plus consolante. Pour les jours d'épreuves et de persécutions, l'art avait une mission d'un autre genre à remplir; c'était de fortifier d'avance les âmes contre les menaces des bourreaux et contre la crainte de la mort. Alors le clergé mettait sous les yeux des fidèles les souffrances et la résignation de Job, ou les trois hommes dans la fournaise, ou Daniel dans la fosse aux lions, ou bien encore par une vue prophétique du triomphe définitif du christianisme, on traçait sur le mur la catastrophe du persécuteur, Pharaon abîmé dans les flots de la mer rouge.

La grande révolution opérée par Constantin ne pouvait manquer de donner à la peinture chrétienne un immense développement. Au lieu d'être resserrée dans l'étroite et obscure enceinte des catacombes, elle eut désormais tout l'empire romain pour théâtre. De vastes basiliques élevées à Rome, à Constantinople et dans les principales villes des provinces d'Europe et d'Asie, offrirent au pinceau des

artistes chrétiens, des surfaces infiniment plus étendues que celles dont ils avaient pu disposer jusqu'alors, ce qui amena des modifications importantes sous le rapport des dimensions. D'une autre part, l'application d'un procédé nouveau, découvert sous le règne de Claude, semblait garantir une durée indéfinie à tous les ouvrages exécutés de cette manière. La mosaïque devint bientôt d'un usage universel dans l'église chrétienne, toujours portée par instinct à préférer ce qui approche le plus de l'éternité.

Ainsi la peinture fut exercée sur une grande échelle, et plusieurs membres du clergé s'y consacrèrent avec un talent fort distingué. Ils choisirent d'abord des sujets analogues aux circonstances nouvelles où le christianisme venait d'être placé. Ils débarrassèrent l'art des formes allégoriques auxquelles on avait été forcé de recourir dans les temps de persécution; et, pour être en harmonie avec l'allégresse répandue parmi les fidèles et avec les grandes destinées de la religion, ils tracèrent partout des images de béatitude et de triomphe.

L'avènement de Charlemagne donna une impulsion nouvelle aux beaux-arts dans toute l'étendue de son empire. La mission d'inspecter les églises et les peintures faisait alors partie des attributions des évêques. Partout Charlemagne stimula le zèle des artistes et des moines, et non content d'exercer le sien dans ses propres états, et de déterminer dans ses capitulaires le mode de contributions à fournir pour les ouvrages de peinture, il se rendait encore le protecteur des arts auprès des rois étrangers, et s'efforçait de les propager au loin comme une des gloires et un des bienfaits du christianisme.

L'alliance des hautes dignités ecclésiastiques avec la prééminence dans le culte des beaux-arts, fut très fréquente à cette époque et dans les siècles suivants. Hildéric et Adébart, l'un abbé de Saint-Trou, étaient célèbres de leur temps comme peintres de miniatures, et ses fonctions épiscopales n'empêchaient pas saint Bernard, évêque d'Illdesheim, de peindre lui-même les murs et les plafonds de son église, et de former des élèves qui l'accompagnaient ensuite dans les cours, où il était envoyé comme ambassadeur. Nous voyons aussi son successeur Godeschard fonder une école de peinture dans son palais, et le moine Thiémon, après avoir exercé son pinceau dans un grand nombre de couvents, aller s'asseoir, la mitre en tête, sur le siège archiepiscopal de Saltzbourg.

La découverte de la peinture sur verre, qui eut lieu à la fin du dixième siècle, fut l'œuvre du sacerdoce catholique. La gloire de cette découverte appartient au clergé de France, et certes ce n'est pas avoir peu contribué au développement de l'art moderne et à la majesté du culte, que d'avoir placé l'imagination du chrétien en prières sous le charme mystérieux de cette lumière incertaine, si favorable au recueillement, et d'avoir en quelque sorte réalisé pour lui une partie des merveilles de la Jérusalem céleste. Quelle facilité de si grandes surfaces n'offrent-elles pas, soit pour éterniser de grands souvenirs historiques, comme à Saint-Denis, où l'abbé Suger avait fait retracer sur les vitreaux du chœur les prin-